

Sandor FERENCZI

Sur l'ontogenèse des symboles

Revue Internationale pour la Psychanalyse (1913)

Quiconque a pu avoir l'occasion d'observer le développement mental de l'enfant - soit directement, soit indirectement par l'entremise de parents, et pour peu que son regard ait été quelque peu aiguisé par la psychologie -, peut aisément confirmer les remarques du Dr. Beaurain [1] sur les manières par lesquelles l'enfant arrive à la formation de ses premières notions générales. Il ne fait aucun doute que l'enfant (comme l'inconscient) identifie deux choses différentes sur la base de la plus faible similitude, et à partir de là, leurs attribue un même nom et déplace librement ses affects de l'une à l'autre chose avec une facilité déconcertante. Un tel nom devient par conséquent le représentant extrêmement condensé [2] d'un grand nombre de choses qui, bien que fondamentalement différentes (excepté cette similitude particulière) n'en sont pas moins identifiées entre elles. Ce n'est qu'ensuite et lorsque se prononce la reconnaissance de la réalité (l'intelligence), que l'enfant apprend à distinguer comme différentes ces choses qu'il considérait jusqu'alors comme semblables, et à dissoudre ainsi progressivement en ses éléments de tels produits de condensation. Bon nombre d'entre-nous ont déjà saisi et décrit correctement ce processus ; à ce sujet, les communications de Silberer et de Beaurain ont apporté d'autres confirmations, tout en approfondissant les détails de ce processus de développement mental.

Les deux auteurs voient dans l'insuffisance infantile de la capacité de distinction la condition principale de la réalisation phylo- et ontogénétiques des stades préliminaires des processus cognitifs [3].

La seule objection que je voudrais ici élever va à l'encontre de la dénomination de « Symbole » appliquée à tous ces stades préliminaires de la connaissance ; car à aller dans ce sens, les allégories, les métaphores, les paraboles, les emblèmes, et plus généralement toute représentation indirecte, quelque soit son type, pourrait en quelque sorte venir se ranger sous une telle définition somme toute diffuse du terme de symbole, mais ne s'en distinguerait pas moins du symbole au sens psychanalytique du terme.

Ne sont en effet symboles dans le sens psychanalytique du terme, que les choses (représentations) dont l'élément affectif est sur-investi et présente ainsi une logique inexplicable et non fondé pour le conscient, et dont il échoit par conséquent à l'analyse de constater à quelles autres choses (représentations) elle vient s'identifier dans l'inconscient auquel cet élément affectif appartient réellement.

Toute équivalence ne constitue donc pas pour autant un symbole, mais seulement celles pour lesquelles un membre de l'équation est refoulé dans l'inconscient [4]. Les travaux de Rank et de Sachs se rangent également sous la même conception de la notion de symbole [5] : « Nous entendons par symbole », disent ces auteurs, « un type particulier de représentation indirecte, qui se distingue par une certaine comparaison intime, telle la métaphore, l'allégorie, ou d'autres formes de représentation allusive du matériel de pensée (à la manière d'un rébus) », « une expression apparemment claire qui s'adjoint à quelque chose de dissimuler. »

D'une manière générale, il serait donc plus prudent de ne pas présupposer une équivalence entre les conditions d'émergence du symbole et celles des formations comparatives, et de rechercher les conditions de production spécifiques de ces dernières.

Bien qu'il soit indéniable que l'insuffisance intellectuelle est une condition nécessaire à la

formation des symboles, celle-ci n'est pas suffisante, puisque l'expérience analytique prouve que la véritable nature et donc condition principale de la formation des symboles vrais, n'est pas tant intellectuelle qu'affective. Je souhaiterais illustrer cela par quelques exemples particuliers que j'ai déjà évoqué ailleurs, et qui se rattachent tous à la symbolique sexuelle.

Tant que l'urgence de la vie ne les force pas à l'adaptation et donc à prendre en compte la réalité, les enfants ne s'inquiètent à l'origine que de la satisfaction de leurs pulsions, c'est-à-dire que leurs intérêts se portent sur les parties de leurs corps autour desquelles cette satisfaction a lieu, sur les objets appropriés susceptibles de la provoquer, et sur les actes qui provoquent en effet cette satisfaction. Ce qui l'intéresse tout particulièrement, ce sont les parties du corps tout à fait excitables sexuellement (zones érogènes), comme par exemple la bouche, l'anus et l'organe génital.

« Rien d'étonnant à ce qu'il ne prêtent attention et ne retiennent des choses et processus du monde extérieur encore si éloignés d'eux, que celles qui leur rappelle déjà leurs expériences les plus chères, et sur la base même de cette similitude » [6].

Il en va ainsi de la « sexualisation du monde » [7]. À ce stade, les petits garçons désignent tous les objets longs ou anguleux par la manière puérile avec laquelle ils ont pris l'habitude de nommer leur organe génital, dans chaque trou ils voient volontiers un anus, dans chaque liquide de l'urine et dans chaque matière molle de la matière fécale. Par exemple, lorsque pour la première fois on a montré le cours du Danube à un petit garçon d'environ un an et demi, il s'est écrié : « C'est comme beaucoup de salive ! » Un garçon de deux ans appelait tout ce qui pouvait être ouvert, une porte, et entre autres les jambes de ses parents, puisqu'il pouvait également les ouvrir et les fermer (abduction, adduction). Une équivalence semblable s'effectue également entre les organes du corps : sont ainsi équivalents le pénis et la dent, ou l'anus et la bouche ; l'enfant peut également trouver un équivalent au niveau supérieur du corps pour chaque partie affectivement importante de la moitié inférieure du corps (et tout particulièrement la tête et le visage).

Cette équivalence n'est toutefois pas encore un symbole. Car ce n'est qu'à partir du moment où, suite à l'éducation culturelle, un membre de l'équation (le plus important) est refoulé, que l'autre membre de l'équation (le moins important), gagne en affectif et devient ainsi un symbole du refoulé. À l'origine, le pénis et l'arbre, ou le pénis et le clocher sont consciemment assimilés ; mais c'est seulement avec le refoulement de l'intérêt pour le pénis, que celui pour l'arbre ou pour le clocher s'accroît d'une manière inexplicable et apparemment non fondée ; ils sont devenus des symboles du pénis.

C'est ainsi que les yeux sont également devenus des symboles des organes génitaux, avec lesquels ils ont déjà une fois été identifiés sur la base d'une similitude extérieure ; d'une manière générale, c'est donc ainsi que se réalise effectivement et symboliquement un surinvestissement général de la moitié supérieure du corps, après que l'intérêt pour les parties inférieures ait été refoulé, et c'est ainsi que se constituent, sur un mode ontogénétique, tous les symboles génitaux que l'on rencontre dans les rêves (cravate, serpent, extraction dentaire, boîte, escalier, etc.). Cela ne m'étonnerait pas non plus, si dans la rêverie du petit garçon que j'ai mentionnée plus haut, la porte nous revienne justement comme symbole du giron parental et que dans la rêverie de l'autre, le cours du Danube se présente comme le symbole des liquides organiques.

Avec ces exemples, je souhaitais faire remarquer l'importance prépondérante des moments affectifs pour la réalisation des véritables symboles. Ceux-ci doivent être principalement pris en considération, afin de clairement les différencier d'autres produits psychiques qui relèvent également de la condensation (métaphores, comparaisons, etc.). La seule prise en considération de conditions uniquement formelles et rationnelles lors de l'explication de processus psychiques peut facilement nous induire en erreur.

Autrefois, par exemple, on était plutôt enclin à penser, que l'on confondait les choses, *parce qu'elles étaient semblables* ; aujourd'hui, nous savons que si l'on confond une chose avec une autre, c'est parce que certains motifs profonds existent et la similitude ne crée que l'occasion à ces motifs de se manifester. Aussi doit-on dire que sans la prise en considération des motifs sous-jacents à la formation des comparaisons, l'insuffisance perceptive seule n'explique pas la formation des symboles.

Notes

[1] *Sur le symbole et les conditions psychiques de son apparition chez l'enfant*, 1913.

[2] *Hochverdichtete*.

[3] *Vorstufen der Erkenntnisvorgänge*.

[4] Voir à ce sujet mes remarques dans d'anciens essais : « Contribution à l'étude de l'onanisme », « Le symbolisme des yeux », « Les étapes de développement du sens de la réalité ». Voir également mon exposé « Critique de Métamorphoses et symboles de la libido » de Jung.

[5] « Importance de la psychanalyse pour les sciences psychologiques », Collect. Lowenfeld, Bergman, Wiesbaden, 1913, p. 11.

[6] « Les Étapes du développement du sens de la réalité ».

[7] ›*Sexualisierung des Alls*‹

Sandor FERENCZI

Symbolisme de la tête de méduse et autres textes

Expériences et exemples de la pratique analytique (1923)

Symbolisme de la tête de Méduse (1923)

À partir de l'analyse de rêves et d'associations, j'ai souvent été amené à interpréter la tête de Méduse comme le symbole effrayant de la région génitale féminine, dont la spécificité aurait été déplacé « de bas en haut ». Les nombreux serpents qui s'enroulent autour de la tête, peuvent - selon le principe de la représentation par le contraire - suggérer l'absence du pénis et répéter la terrible impression que produisent sur l'enfant les organes génitaux qui en sont dépourvus [2] (castration [3]). Quant aux yeux de la tête de Méduse, qui suscitent tant d'angoisse et d'effroi, ils sont à interpréter du côté de l'érection.

Un « pénis creux anal » chez la femme (1923)

Lorsqu'il était enfant, un de mes patients homme se représentait les organes génitaux féminins comme une sorte de canalisation accrochée par derrière et pendant en dehors, ce qui devait aussi bien satisfaire à la déjection et à l'admission du pénis, qu'à son propre désir de voir les femmes en posséder un.

Le frissonnement au crissement de verre, etc. (1923)

L'analyse des névrose permet d'accéder à l'interprétation de ces idiosyncrasies très répandues. Un patient qui me confiait avoir « froid dans le dos » lorsqu'il voyait quelqu'un éplucher des pommes

de terre, m'a conduit sur une première piste d'interprétation : il avait inconsciemment identifié les patates avec quelque chose d'humain, de sorte que pour lui, éplucher des pommes de terre représentait le fait de les maltraiter, de leur enlever la peau, et ce d'une manière réciproquement active (sadique) et passive (masochiste), comme dans la loi du Talion. Étayé par ce fait, je devais alors également attribuer aux expériences suggérées dans le titre, des impressions d'une période de vie précoce de l'enfance, dans laquelle le point de vue animiste et anthropomorphe et le fait d'attribuer une vie aux choses est un lot courant. La sonorité stridente du verre que l'on raye semble être synonyme pour l'enfant du cri plaintif d'un être abusé, tout comme le tissu de toile exprime - à son avis - sa douleur d'être déchiré en morceaux. Aussi, les contacts avec des matières ou des surfaces rugueuses, le frottement de la soie, sont tout autant accompagnés de « frissons », probablement en raison du bruit « désagréable » que produisent de telles matières lorsqu'on y passe la main. Mais si quelque chose de rugueux ou la rugosité elle-même, peut suffire à provoquer en lui une sensation de blessure sur sa propre peau, frotter des objets lisses et doux semble, par contre, agir comme un calmant sur ses nerfs et sa peau. La tendance à la formation de telle idiosyncrasies dérive très probablement, dans la plupart des cas, de fantasmes de castration inconscients. Il n'est pas impossible que des causes semblables jouent un rôle important dans l'effet esthétique que produisent sur nous différentes matières ou matériaux.

« Matérialisation » du globus hystericus (1923)

Comme exemple de la « Matérialisation » hystérique (processus par lequel une idée se réalise plastiquement dans le corps), je fais référence dans mon travail à ce sujet, au *globus hystericus*, et je suis d'avis qu'il s'agit non seulement dans ce cas d'une paresthésie, mais aussi d'une véritable matérialisation. Or je lis à la page 33 du livre de Bernheim, *Hypnotisme, suggestion, psychothérapie*, le passage suivant : « Quand j'étais externe chez M. Sédillot, ce maître éminent fut appelé à examiner un malade qui ne pouvait avaler aucun aliment solide. Il sentait dans la partie supérieure de l'oesophage, derrière le cartilage thyroïde, un obstacle au niveau duquel le bol alimentaire était retenu, plus regurgité. En introduisant le doigt aussi profondément que possible à travers le pharynx, M. Sédillot sentit une tumeur qu'il décrivit comme un polype fibreux saillant dans le calibre de l'oesophage. Deux chirurgiens distingués pratiquèrent le toucher après lui et constatèrent sans hésitation l'existence de la tumeur, telle que le maître l'avait décrite. L'oesophagotomie fut pratiquée ; aucune altération n'existait à ce niveau. »

Notes

[1] Traduit de l'allemand par Christophe Bormans à partir du texte de Sandor Ferenczi, *Zur Symbolik des Medusenhauptes*, *Internationale Zeitschrift für Psychoanalyse*, Internationaler Psychoanalytischer Verlag, Vienne, 1923, (IX, 69).

[2] *Penislose*.

[3] *Kastrierte*.

[4] Traduit de l'allemand par Christophe Bormans à partir du texte de Sandor Ferenczi, *Ein »analer Hohlpenis« bei der Frau*, *Internationale Zeitschrift für Psychoanalyse*, Internationaler Psychoanalytischer Verlag, Vienne, 1923, (IX, 70).

[5] Traduit de l'allemand par Christophe Bormans à partir du texte de Sandor Ferenczi, *Das Grausen beim Kratzen an Glas usw.*, *Internationale Zeitschrift für Psychoanalyse*, Internationaler Psychoanalytischer Verlag, Vienne, 1923, (IX, 68).

[6] Traduit de l'allemand par Christophe Bormans à partir du texte de Sandor Ferenczi, *Die »Materialisation« beim Globus hystericus*, *Internationale Zeitschrift für Psychoanalyse*,

Sandor FERENCZI

Les névroses du dimanche

Revue internationale pour la psychanalyse (1919)

Nous connaissons en psychiatrie les états maladifs dont le déroulement fait apparaître une périodicité prononcée ; qu'il me suffise ici de rappeler la périodicité de la manie et de la mélancolie. Nous savons également, depuis les constatations psychanalytiques de Freud, que les psychonévrosés - qui, comme on le sait, souffrent pour la plupart de souvenirs refoulés [1] - célèbrent régulièrement et très volontiers, les anniversaires de certaines expériences critiques ou importantes de leur existence, par une recrudescence de leurs symptômes. Mais, à ma connaissance, personne n'a encore mentionné quoique ce soit à propos des névroses dont les fluctuations de symptômes sont rythmées par les jours de la semaine.

Je crois tout de même pouvoir affirmer ici l'existence d'une telle périodicité, aussi étrange qu'elle puisse paraître. J'ai traité plusieurs névrosés qui ont soit spontanément fait état dans l'histoire de leur maladie, soit reproduit pendant l'analyse elle-même, certains états nerveux de leur jeunesse, qui se produisaient chez eux régulièrement certains jours de la semaine.

C'est le dimanche, que la grande majorité d'entre eux ressentait ce retour périodique de leurs troubles. Il s'agissait principalement de *maux de tête* ou de *troubles intestinaux* ou *estomacaux* qui, sans cause particulière, survenaient ce jour-là et se maintenaient avec une telle insistance qu'ils gênaient complètement le seul jour libre de la semaine de ces jeunes gens. Inutile de préciser que de prime abord, je n'avais pas négligé pour ma part la possibilité d'une cause rationnelle. Les patients eux-mêmes se sont également efforcés - apparemment avec quelques succès - d'obtenir une explication analogue, notamment en voulant coûte que coûte attribuer cette étrange et étroite corrélation temporelle de leurs états à la position diététique particulière liée au dimanche.

Le dimanche on dort plus longtemps que d'habitude, c'est pourquoi on a des maux de tête, disaient certains ; le dimanche, on mange mieux et plus, et c'est pourquoi on s'abîme si facilement l'estomac, disaient les autres. Loin de moi l'idée de mettre en doute l'action de facteurs purement somatiques dans le surgissement de cette périodicité dominicale.

Toutefois, certains faits parlants nous incitent à penser que ces facteurs physiologiques n'épuisent pas les données du problème. Par exemple, le mal de tête survient même si la durée de sommeil est, le dimanche, identique à celle des autres jours de la semaine, et les plaintes d'estomac s'annoncent quand bien même le patient, ayant déjà averti son entourage, s'astreint ce jour-là à une diète prophylactique.

Dans un cas, on me fait savoir qu'un petit garçon est saisi de frissonnements et de vomissements chaque vendredi soir. (C'était un garçon juif, pour lequel le « repos dominical » commençait le vendredi le soir.) Toute la famille, lui-même compris, attribuaient cet état à la consommation de poisson ; car il n'y a effectivement pas de vendredi soir où il n'y ait de poisson au menu. Il n'a toutefois pas servi à grand chose de se priver de ce plat ; les troubles se sont toujours maintenus ; et la fois suivante, ils ont été attribués à ce qui serait peut-être une idiosyncrasie réactionnelle à la seule vue du plat dangereux.

Ainsi exclus la durée du sommeil et la richesse du repas, le facteur psychologique que je souhaite

désormais avancer comme explication à ce retour périodique des symptômes, soit comme unique cause, soit comme facteur auxiliaire, nous est donné par les spécificités qui marquent le dimanche.

Le dimanche est, culturellement, le jour chômé de l'humanité entière. On se méprend toutefois, si on se met à penser que ce jour chômé n'acquiert que l'importance d'un jour de repos physique et mental ; il contribue également à nous procurer habituellement une récupération psychique. Ce jour-là nous nous sentons comme maîtres de nous-mêmes et libérés de toutes les chaînes du devoir qu'une contrainte extérieure nous impose quotidiennement ; il s'effectue par conséquent à l'intérieur de nous-même, une sorte de libération interne. Nous savons depuis Freud que les puissances internes qui orientent nos pensées et actions vers des voies logiquement, éthiquement et esthétiquement parfaites, ne font finalement que reproduire machinalement [2] ce que l'urgence extérieure avait autrefois imposé aux hommes. On ne doit pas s'étonner qu'avec la réduction de la pression extérieure une partie des pulsions habituellement réprimées devienne désormais libre. La réduction de la censure extérieure affecte dans le même sens celle de l'intérieur.

Il est toujours intéressant d'observer avec la naïveté d'un candide, combien les jours de fêtes modifient étrangement le comportement d'un groupe humain. Le Styrien dit : « Sur l'alpage, point de péché », ce qui veut dire que tout est permis lors de l'excursion du dimanche sur les alpages. Les adultes retombent en enfance et les enfants déchaînés perdent toute limite, et la plupart du temps la journée s'achève dans une humeur triste après le brusque retour aux punitions et à l'autoritarisme des grandes personnes. Mais il n'en va pas obligatoirement ainsi, dans la mesure où en de telles occasions, il semble que les adultes réussissent à faire preuve d'un étrange courage, comme s'ils se sentaient eux-mêmes liés par une convention tacite, un accord secret par lequel les accusés seraient temporairement assurés d'être exempt de toute sanction.

Il n'est cependant pas donné à tout le monde de décharger si librement et naturellement son trop plein de bonne humeur les jours de fête. Celui qui se range dans la catégorie des névrosés, et qui est par conséquent enclin aux inversions d'affect, aura plutôt tendance dans ce cas à se surprotéger, soit parce qu'il doit réprimer des pulsions trop dangereuses pour lui, et notamment lorsque le mauvais exemple des autres le séduit, soit parce que sa conscience hypersensible ne lui épargne aucun droit à de petits manquements. Outre la dépression ponctuelle et les fantasmes autopunitifs mobilisés contre l'activité de célébration, l'ajustement de l'activité psychique du « rabat joie » se manifeste, par déplacements de pulsions réprimées, dans de petits symptômes hystériques. Aussi, est-ce ainsi que je qualifierai les maux de tête et autres apparitions de troubles d'estomac dominicaux mentionnés plus haut ; le « sommeil prolongé », le « riche repas », etc., ne sont que des pseudo-motifs rationnels dont cette petite névrose se sert pour se voiler à elle-même sa véritable cause.

Pour preuve de la justesse de cette conception, mentionnons qu'outre la rapide petite « névrose du dimanche » et son retour périodique, il existe également la grande « névrose des vacances ». Les personnes atteintes de ces troubles souffrent toujours, pendant leurs grandes vacances ou leurs congés, d'états psychiques plus ou moins pénibles. Outre les « petites hystéries » que je viens d'évoquer plus haut, constatons que leur humeur se modifie étrangement. Je pense notamment ici à un certain *ennui*, rempli d'une certaine *tension*, en elle-même très fatigante, et telle qu'elle empêche soit la personne de pouvoir se distraire, soit de travailler. « Paresse avec mauvaise conscience », « paresse dont on ne peut se satisfaire » : telles sont les expressions utilisées par l'un de mes patients, afin d'essayer de me caractériser son état. Un autre parle de quelque chose d'indéterminé, comme d'une nostalgie, et se rappelle avoir déjà été atteint de ce même trouble lorsqu'étant enfant il pouvait pendant des heures demander à sa mère : « Maman, donne-moi quelque chose à faire ! » Mais tout ce que la mère lui donnait alors à faire le laissait autant insatisfait, et il geignait plus encore, jusqu'à ce qu'il ait été sévèrement grondé voir corrigé ; et ce n'est qu'alors qu'il se donnait pour satisfait [3].

Derrière les névroses du dimanche, se cacheraient-ils également de tels désirs insatisfaits ? Et si oui, ce qui est plus que probable, quel serait le contenu de ces désirs ? D'où proviendraient la mauvaise conscience, la tendance autopunitive des symptômes, et l'étrange efficacité thérapeutique de la punition des parents ?

Pour le patient que je viens d'évoquer, la psychanalyse - malgré sa meilleure volonté d'apporter pour une fois un peu d'alternance dans les motifs les plus profonds de l'action humaine - n'a pu aboutir encore une fois qu'à révéler les composants de fantasmes œdipiens dissimulés comme principaux contenus des désirs punissables inconscients : forte activité à l'encontre du parent représentant l'autorité et impulsions d'emprise vis-à-vis du parents de l'autre sexe. Tant que l'expérience ne m'enseigne rien de meilleur, je dois accepter cette motivation de symptôme pour les autres névroses de vacances.

Pour le garçon aux troubles d'estomac du vendredi soir, on peut pousser plus loin la détermination des symptômes. Il est connu que pour des juifs pieux, le vendredi soir n'est pas seulement le moment où l'on mange simplement du poisson, mais c'est aussi celui de l'obligation des amours conjugaux ; du moins c'est ainsi que la plupart des juifs, et notamment les plus pauvres, interprète la sanctification du Sabbat prescrite par la bible. Si l'inattention des parents ou sa propre curiosité lui permette d'obtenir plus qu'il n'est en droit d'en attendre à cet égard, une association stable entre le poisson comme symbole de fertilité et les événements excitants peut s'être alors formée en lui. C'est ainsi que s'expliquerait son idiosyncrasie ; en ce sens, les vomissements ne seraient que la « matérialisation » des processus dont il a été le témoin. La forme du poisson suffit à nous livrer le pont associatif.

Les hommes ont une nostalgie de la fête qui n'est pas plus faible que celle du pain. *Panem et circenses* ! Freud nous a montré dans son *Totem et Tabou*, pourquoi, certains jours, les clans totémiques se sentent incités à déchirer les morceaux de l'animal mort, par ailleurs tenu à distance avec une sainte terreur. Les Bacchanales et les Saturnales ont aujourd'hui encore leur équivalence vivante chez tous les peuples. Les Kermesses et la fête du Purim des juifs en contiennent même encore quelques traits. Nous pouvons supposer que les modestes restes de cette tendance à la libération atavique se mêlent insidieusement à l'ambiance des fêtes hebdomadaires, provoquant ainsi chez les esprits particulièrement sensibles ces périodiques « névroses du dimanche ».

Les « miaulements de chat plaintifs » [4] ou « lundis au soleil » [5] qui succèdent à ces jours de fêtes, peuvent également se comprendre comme une décompensation [6] cyclique, c'est-à-dire comme une mélancolie passagère.

Si, avec les vacances et le ralentissement de la pression des devoirs extérieurs, l'homme ressent également une forte incitation à une décharge sexuelle, peut-être ne fait-il ici que suivre la trace des processus biologiques qui ont de tous temps forcé l'humanité à organiser fêtes et autres célébrations.

La périodicité des processus génitaux serait ainsi le modèle type de leur besoin de faire alterner les peines quotidiennes avec les occasionnelles célébrations de liberté, ainsi que celui du retour périodique des « névroses de jours de fête », et peut-être même le prototype du cycle alterné de la psychose maniaco-dépressive.

Notes

[1] *Verdrängten Erinnerungen* (N.d.T.).

[2] *Triebhaft* (N.d.T.).

[3] Le poète hongrois Vörösmarty, dans le très humoristique et charmant poème « Pierrot », raconte un petit garçon s'enfonçant dans la tristesse, d'où sa mère, en vain, tente de le sortir en le couvrant de cadeaux, de tendresses, etc. ; mais ce n'est que lorsque qu'elle mentionne le prénom de la petite voisine Juliette, que le petit négativiste murmure : « Qu'elle vienne ! » Mais la mère ayant alors enfin deviné, cesse d'être soucieuse, le lave un peu et l'envoie promptement à l'école.

[4] *Katzenjammer*, (N.d.T.).

[5] *Blauer Montag*. Ce qui signifie à proprement parler la « gueule de bois » du lundi (N.d.T.).

[6] *Zyklischen Ablaufes*.

Sandor FERENCZI

Dégoût pour le petit déjeuner

Revue internationale pour la psychanalyse (1919)

Beaucoup d'enfants éprouvent un véritable et insurmontable dégoût devant leur petit déjeuner ; ils préfèrent plutôt aller à l'école avec l'estomac vide ; et, si toutefois on les force à manger, il arrive le plus souvent qu'ils vomissent. Je ne sais pas si les pédiatres ont une explication physiologique de ce symptôme, mais j'ai trouvé pour ma part une interprétation psychologique qui est ressortie lors d'une étude psychanalytique.

Dans le cas de ce patient qui a perpétué cette idiosyncrasie jusqu'à l'âge adulte, ce dégoût est à interpréter comme un déplacement du dégoût inconscient devant les mains de sa mère. Très jeune, cet enfant avait déjà acquis un savoir sur les relations sexuelles de ses parents, mais celui-ci a du être refoulé pour cause d'incompatibilité avec ses élans de tendresse et le respect qu'il éprouvait pour ses parents. Toutefois, lorsque le matin, sa mère sortait de la chambre à coucher et venait préparer le petit déjeuner avec les mêmes mains qui avaient pu jouer un rôle lors de ces actions réprouvées - peut-être se faisait-elle même embrasser les mains par l'enfant auparavant -, c'est alors que ce qui avait été réprimé se déplaçait pour venir le dégoûter devant l'aspect du petit déjeuner, sans que la véritable cause de cette idiosyncrasie n'effleure à aucun moment la conscience de l'enfant.

C'est aux pédiatres que revient la tâche d'étudier si cette interprétation s'applique aussi dans d'autres cas, voire pour tous. Ce qui pourrait du même coup nous renseigner sur une thérapeutique à suivre.

En un autre endroit, j'ai déjà fait remarquer l'étrange sentiment de dégoût qui se manifeste dans les actes de cracher et de vomir, lequel semble associé dans l'inconscient, à une tendance coprophile à lécher ou avaler des choses « dégoûtante ». Aussi, faut-il comprendre les crachats et les vomissements comme des formations réactionnelles contre les coprophagies. C'est ce point de vue qui vaut également dans le « dégoût pour le petit déjeuner ».